

—Que te disait il ?

—Ceci : “ Tout est fini ! Elle se marie ! Je voudrais la voir une dernière fois ! ”

—Non ! non ! s'écria Jeanne avec effroi. Je ne réponds pas de moi. Oh ! pour que j'aie le courage de faire ce que je fais, il faut que je ne revoie plus ses yeux tendre et passionnés, que je n'entende plus sa voix qui me charme, à laquelle je ne pourrais résister. Non ! non ! je ne dois plus le revoir.

Elle se leva agitée, fiévreuse. Andrée l'imita, toutes deux s'éloignèrent en silence.

—Pauvre Jeanne ! se disait Andrée ! J'aurais pourtant bien voulu la voir heureuse ! Oh ! moi, à sa place, je ne sais ce que je ferais, mais certes, on ne me séparerait pas de celui que j'aimerais.

Et elle crispa d'un air mutin ses petits poings roses.

XIX.

—Tiens, dit Andrée, on entend le sifflet de la locomotive. Instinctivement Jeanne regarda dans la direction de Paris.

—Qui sait, fit Andrée, si nous n'allons pas le voir apparaître comme autrefois, lorsque tu étais si heureuse !

Disant cela, Andrée examinait les portières du train ralentissant sa marche en haut du talus. Jeanne l'imitait. Soudain, elle poussa un cri ; elle porta la main à son cœur ; elle serait tombée, si Andrée ne l'avait pas soutenue.

Au cri de Jeanne, un autre cri avait répondu, Robert Dauray était dans le train, fouillant du regard le jardin où il avait autrefois l'habitude de voir Jeanne d'Esparre.

—C'est lui ! murmura-t-elle ; oh ! pourquoi l'ai-je revu.

Elle mit sa tête sur l'épaule d'Andrée et fondit en larmes.

Rien de cette pantomime n'avait échappé à Désiré. Il avait entendu les deux cris. Il avait eu le temps de voir la physionomie expressive de Robert Dauray. La conversation du notaire et du comte Gérard de Noiville lui revint aussitôt à l'esprit.

—Tiens, tiens, se dit-il, ce doit être l'amoureux !

La cloche retentit de nouveau. C'était la sortie de la salle d'étude et l'heure du déjeuner. Jeanne et Andrée rentrèrent au pensionnat. Le jardinier laissa ses outils et sortit par la petite porte pour gagner la rue Saint-Honoré.

—C'est l'heure du repas, se dit Désiré. Tout ces gens-là vont “ boulotter ”. Plus rien à observer. Profitons de l'occasion pour faire une petite course.

Alors il ouvrit le placard où il avait serré tout ce qu'il avait apporté, y prit un des bâtons de cire achetés à la Bastille et le mit dans sa poche. Avec les précautions qu'il avait prises précédemment, il sortit du jardin, et, au lieu de se diriger vers le village, il suivit le chemin qu'il avait vu prendre, le matin, à Pierre Henry. Il ne voulait pas se montrer dans le village, et il fallait s'assurer si le chemin vers le talus ne pouvait pas servir à la retraite, en cas d'alerte.

A sa droite, près du talus, il trouva un sentier qui, cent pas plus loin, débouchait dans une ruelle passant sur le pont du chemin de fer et conduisant sur les bords d'un petit bras de la Marne, dont les berges fort élevées étaient plantées de saules et de peupliers, aux pieds desquels s'enlajaient des tiges de houblon sauvage.

Ce bras de la Marne traversait une propriété fermée pour aller se jeter dans un autre bras provenant du canal, qui fait mouvoir les roues de l'usine de Gravelle. En cet endroit, l'eau était noire et boueuse.

Il marcha jusqu'à l'île Mâchefer, formée par la grande Marne. De ce côté, on avait commencé d'assez grands travaux. Il y avait là les trois piles d'un pont destiné à faire communiquer les deux rives et à faciliter l'accès dans la propriété dont nous venons de parler, laquelle était à vendre par parcelles, comme l'indiquait un écriteau placé sur la berge même. Pour le moment, les trois piles étaient unies par une simple planche que supportait un X formé par deux poutrelles.

Pendant un instant, Désiré considéra ces travaux et cette planche, puis il se frappa le front, comme pour bien se graver la chose dans l'esprit et s'éloigna pensif. Les ouvriers venaient de quitter leur travail ; ils prenaient leur repas dans un restaurant situé au bord de la rivière et qu'on apercevait un peu plus loin. Désiré se garda bien d'y entrer ; il préféra aller jusqu'à Créteil, où il se fit servir un “ ordinaire ” chez un marchand de vin.

Son repas fut terminé rapidement. Alors, il se mit en quête d'un boulanger et d'un charcutier, afin de faire des provisions pour n'avoir plus à se déranger de la journée, ni même le lendemain matin, s'il préférait rester chez lui. Ce précoce gredin n'abandonnait rien au hasard ; il calculait la moindre de ses actions.

Rencontrant un horloger sur sa route, il acheta une montre d'occasion pour vingt francs, expliquant à l'horloger qu'il allait entrer en place et qu'il avait besoin d'une montre pas trop cher. Il redescendit alors vers Saint-Maur, mais il évita de passer près du pont en construction, parce que les ouvriers s'étaient remis à l'ouvrage et qu'il ne voulait pas se montrer. Il prit à travers champs et regagna la ruelle du couvent.

En marchant, et sans sortir la main de sa poche, Désiré pétrissait sa cire à modeler. Arrivé près de la petite porte du jardin du couvent, il s'assura que la ruelle était déserte, et appliqua vivement la cire sur l'ouverture de la serrure. Cela fait, il retourna dans sa chambre, emportant son empreinte avec beaucoup de précautions.

En regardant par la fenêtre, il vit que les élèves étaient encore en récréation. Sa montre marquait une heure moins le quart.

—J'ai le temps de travailler, se dit-il.

Il alla vers le placard et en retira le trousseau de vieilles clefs qu'il avait apportées de chez sa mère, en choisit cinq, celles qui se rapportaient le mieux à l'empreinte prise sur la serrure.

—C'est bel et bon, se dit-il. Ces clefs-là sont de la longueur et de la grosseur, mais ouvriront-elles ?... Il faut si peu de chose pour empêcher une clef de tourner !

Voyant que tout était calme dans le jardin, et qu'il n'y avait rien à faire pour l'instant, il s'étendit sur sa couverture, l'oreilles aux aguets, et prêt à être sur pied au moindre bruit. La journée se passa sans incident ; mais, lorsque le soir vint, Désiré était parfaitement au courant de la vie ordinaire du pensionnat.

Vers sept heures, son attention fut soudain éveillée ; un homme se promenait dans la ruelle qui séparait le couvent de la propriété abandonnée où Désiré avait établi son logis. Après avoir écouté l'oreille collée à la petite porte, l'homme lança un objet blanc par-dessus le mur. Cet homme, c'était le docteur Dauray, ainsi qu'on le devine bien.

Après le départ de Jeanne d'Esparre et de Me Ferté, Robert Dauray avait vainement essayé, non pas d'oublier celle qu'il adorait de toutes les forces de son âme, mais de dompter sa douleur et de renoncer à toute espérance. Vain effort ! lutté